

## Explication du texte de Heidegger

**Thème** : Rapport de l'homme à la technique ; **Question** : En quoi notre rapport aux objets techniques est-il inadéquat, est-il possible de rectifier ce rapport sans rejeter globalement le monde technique — et comment ? **Thèse** : Notre rapport au monde technique est insatisfaisant car il établit une domination de la technique sur l'homme ; il faut donc corriger ce rapport, cette correction ne pouvant s'établir que sur une *double reconnaissance* : reconnaissance de l'utilité de la technique, et reconnaissance de la supériorité légitime de l'homme sur le monde technique. **Plan** : Heidegger commence par récuser la posture d'une critique radicale et indifférenciée du monde technique, aboutissant à un rejet global (l. 1-4) ; pourtant, il reconnaît le danger inhérent à notre rapport au monde technique, qui est d'abord un danger de soumission (l. 4-6) Pour Heidegger, ce rapport n'est en rien *nécessaire* : il est possible d'instaurer un rapport *alternatif* à la technique, qui supprime la privation de liberté (l. 7-10). Un tel rapport se fonde sur un retour à l'essence de la technique, qui est d'être *utilisée* par l'homme : il faut rappeler les objets techniques à leur statut de *moyens* pour nos désirs, et non de *juges* de ce que nous sommes (l. 10-14). Pour Heidegger, un tel rapport au monde technique est à même de lever toute ambiguïté : loin d'exiger de nous une attitude méfiante, inquiète à l'égard des objets du monde technique, ce retour à l'essence de la technique est capable de nous permettre de retrouver un rapport paisible et cohérent à l'égard des objets techniques : un rapport serein (l. 15-20).

Heidegger commence par clarifier l'enjeu de son propos : le but du texte *n'est pas* d'effectuer une critique radicale de la technique. La technique n'est pas « l'œuvre du diable », c'est-à-dire qu'elle n'est pas *intrinsèquement mauvaise* ; or si la technique n'est pas une chose nécessairement néfaste, il est absurde de vouloir la rejeter ou l'anéantir.

Ce qui permet d'affirmer que la technique n'est pas mauvaise en soi, c'est d'abord qu'elle nous est *utile*. Plus encore, Heidegger affirme qu'elle nous est *nécessaire*, puisque nous « dépendons » du monde technique. En quoi la technique nous est-elle nécessaire ? Elle nous est nécessaire pour survivre, car c'est grâce à la technique que l'homme peut produire les moyens de sa subsistance (par l'agriculture, l'industrie, etc.), se protéger des rigueurs de la nature (par la fabrication de logements, de vêtements, de systèmes de défense contre les prédateurs, etc.) ; mais elle est également nécessaire à notre épanouissement culturel (scientifique, artistique, etc.) Dans la mesure où le monde technique réunit tous les objets créés par l'homme afin de transformer la nature, il est évident qu'il est impossible de renoncer à la technique sans renoncer à la fois à notre sécurité et à notre bien-être. C'est précisément parce que l'essence des objets techniques est de nous être *utiles* que Heidegger peut écrire qu'ils nous « mettent en demeure de les améliorer sans cesse » : car un objet technique est d'autant plus parfait (c'est-à-dire conforme à son essence) que son utilité est grande pour nous ; or il est toujours possible d'accroître cette utilité en augmentant l'efficacité ou le rendement des objets techniques. Si la nature des objets techniques est de nous être utile, il est infiniment préférable de les améliorer que de les anéantir !

La technique n'est donc pas un mal ; mais notre *rapport* à la technique, nous dit Heidegger, est mauvais. Non pas parce que nous en serions dépendants : nous sommes dépendants de l'eau et du soleil pour survivre, ce n'est pas une raison pour apprendre à vivre sans boire ou sans soleil. C'est le *mode* de dépendance qui doit être critiqué : car cette dépendance est devenue si forte, nous dit Heidegger, qu'elle s'est faite *esclavage* ; un

esclavage d'autant plus violent qu'il ne nous apparaît même pas, que nous n'en prenons pas *conscience*.

Quelle différence devons-nous effectuer entre dépendance et esclavage ? Être dépendant d'une chose, c'est avoir besoin de cette chose pour être ce que l'on est (un être vivant), ou ce que l'on veut être (épanoui). Être l'esclave d'une chose, c'est être contraint de lui obéir, c'est être placé dans une situation de *soumission* face à cette chose ; dire de l'homme qu'il est devenu l'esclave des objets techniques, c'est donc affirmer que dorénavant c'est la technique qui dicte à l'homme ce qu'il doit faire, ce qu'il doit penser, ce qu'il doit être. Comment comprendre cet *accroissement* de la dépendance ? Et comment justifier le fait que cet accroissement mène à l'esclavage ?

On peut considérer qu'il y a accroissement de notre dépendance à l'égard d'une chose lorsque toutes les alternatives à cette chose disparaissent, ou lorsqu'elle cesse d'être une option recommandable pour devenir une nécessité absolue. Or le propre des objets techniques est bien de *faire disparaître leurs alternatives* (notamment naturelles) ; avant l'invention de l'automobile, tous les individus se rendaient à leur travail à pied (ou à cheval) ; mais si, dans un premier temps, l'automobile a permis de faciliter et d'accélérer leurs déplacements, elle est dorénavant devenue *nécessaire* pour tous les individus qui n'ont plus la *possibilité* d'habiter à proximité de leur lieu de travail. Les objets techniques ont par ailleurs tendance à glisser du facultatif à l'obligatoire, dans la mesure où *ce qu'ils rendent possible* devient lui-même *ce qui rend possible* autre chose, dont on découvre avoir besoin, etc. L'acquisition d'un téléphone portable ou l'accès à Internet n'est plus une « option » pour les cadres d'entreprises : c'est un impératif. Dans le domaine technique, ce qui était vu hier comme un luxe est aujourd'hui considéré comme semi-vital (TV, etc.).

Dans quelle mesure cet accroissement de la dépendance mène-t-il à une forme d'esclavage ? C'est ce qu'éclaire la suite du texte, qui nous indique ce que l'homme peut et doit éviter dans son rapport aux objets techniques. Car telle est l'idée-clé du texte de Heidegger : l'asservissement à l'égard des choses techniques *n'est pas* une conséquence nécessaire de leur usage : « nous pouvons nous y prendre autrement ». Comment donc concilier l'usage des objets avec la sauvegarde de notre liberté ?

La réponse de Heidegger est simple : il suffit de s'en servir « normalement », « comme il faut qu'on en use ». En d'autres termes, il suffit de revenir à l'usage conforme à la *nature* des objets techniques. Le propre d'un objet technique est d'être utile : sa nature est d'être *utilisé*. Or « utiliser », c'est « se servir » de quelque chose. Il est intéressant ici de remarquer ce qu'il y aurait d'irrespectueux à appliquer ces termes aux rapports humains : « utiliser » quelqu'un, « se servir » de lui : autant de termes qui désignent un rapport impropre, injuste à l'égard d'un être humain. Pourquoi ? Parce que, comme le veut Kant, la morale exige que nous ne considérions jamais autrui *seulement* comme un moyen, mais toujours *aussi* comme une fin. C'est précisément ce qui disparaît dans la notion d'utilisation : utiliser, c'est considérer une chose comme un pur moyen ; et c'est précisément ce qu'est, par nature, un objet technique : un pur moyen, qui n'a de sens et de valeur que par son utilité.

Revenir au rapport « normal » aux objets techniques, c'est donc revenir à un rapport de pur utilisation, qui exclue toute sacralisation des objets (fétichisme) et les maintient dans leur statut de purs moyens, qui n'ont pas lieu d'être s'ils ne servent à rien. Cette exigence contredit bel et bien l'un des fondements de la société de consommation, laquelle repose sur une confusion entre « fonction » et « utilité ». Tous les objets techniques ont une

fonction : il ne s'ensuit pas qu'ils soient tous utiles. Une brosse à dents *électrique*, un couteau à pain *électrique*, un dévidoir à papier-toilette *électrique* ont, incontestablement, une fonction : peut-on pourtant affirmer qu'ils sont véritablement *utiles* ?

La question reste de savoir en quoi cette prolifération d'objets « pseudo-utiles » peut remettre en cause notre liberté. Heidegger nous indique une piste : elle nous empêche de maintenir les objets à *distance*. Car la prolifération des objets techniques conduit à leur *omniprésence* au sein d'un environnement qui apparaît de plus en plus comme un espace de stockage (et qu'il convient donc « d'optimiser »). Pour la première fois dans l'Histoire, l'homme se trouve perpétuellement environné de milliers d'objets techniques (combien y en a-t-il dans un habitat français ordinaire ?), de l'électroménager à l'hygiène-santé en passant par le jeu-loisir ou l'habitat-décoration, qui colonisent son espace propre. Il n'y a plus de « mise à distance » possible des objets techniques dès lors qu'ils délimitent, occupent et structurent mon espace. Mais on peut aller plus loin : c'est dorénavant le *corps* de l'individu qui est en voie de colonisation par les objets techniques. Les implants médicaux ont remis au jour cette idée, imaginée notamment par les auteurs de SF américains dans les années 60 (pour illustrer l'avenir totalitaire des sociétés modernes...) de la possibilité d'implants à finalité politique, ou commerciale — à l'image de ceux qui permettent déjà de régler ses consommations dans certains night-club espagnols. Comment mettre les objets à distance lorsqu'ils peuplent la totalité de mon espace, lorsque je les porte à même mon corps (comme les bracelets ou les colliers « USB »), *dans* mon corps ?

Car ce n'est pas alors seulement mon espace qu'envahissent les objets techniques ; le terme « d'intimité », employé par Heidegger, nous indique cette collusion inévitable de l'espace physique et de l'espace psychique. L'intimité désigne précisément cette dimension au sein de laquelle rien ne peut s'introduire sans mettre en cause mon intégrité physique et corporelle, mon *identité*. Refuser que les objets techniques nous atteignent dans « ce que nous avons de plus intime et de plus propre », c'est leur refuser l'accès à mon espace identitaire, celui qui regroupe les éléments qui *me* constituent en tant que ce sujet que je suis, « moi ». Du point de vue physique, cet espace est avant tout mon corps. Du point de vue psychique, il s'agit notamment de l'ensemble des *croyances*, qu'elles soient morales, religieuses, mais aussi sociales et politiques, qui sont les miennes et qui déterminent ma conception du monde. Mais il s'agit également de mes désirs et de toutes les représentations, toutes les images que je me fais des autres — et de moi-même. Tel est l'espace que je dois préserver des atteintes de la technique : je ne dois pas laisser les objets techniques me dicter mes croyances, je ne dois pas laisser aux choses le soin de dire et de me dire ce qu'est le monde, ce que sont les autres, et ce que je suis.

Ici encore, le contexte au sein duquel est rédigé cet extrait est éclairant ; en 1959, c'est bien en tant qu'arme idéologique que le modèle de production/consommation de masse est diffusé. La consommation de masse véhicule explicitement une représentation de la nature et des hommes. De la nature, elle fait une simple ressource exploitable — par la technique, une matière première qu'il s'agit de transformer en bien de production ou de consommation ; des hommes, elle fait un ensemble d'individus liés par des rapports marchands, qui produisent durant leur temps de travail pour mieux consommer durant leur temps de loisir. A cet égard, la télévision et la publicité sont des éléments clés du couple idéologico-technique ; la publicité me présente à la fois un objet de consommation et un idéal de vie : elle me dicte à la fois mes désirs et la façon de les satisfaire. La télévision obéit à un principe analogue : c'est un objet central d'un mode de vie dont l'utilisation

propage et renforce ce même modèle : celui de l'« american way of life ». Une télévision est un promoteur inégalable du mode de vie dont elle constitue le symbole.

Refuser notre aliénation aux objets techniques, c'est donc leur refuser le soin de nous dicter notre conception du monde, nos valeurs, nos représentations des autres et de nous-même : tout ce qui constitue « notre être », qui façonne et constitue notre identité. Pour Heidegger ce refus est *possible* — et légitime. Il s'assoit sur une double attitude par laquelle l'individu, d'une part, rappelle les objets à leur nature de choses dont on *se sert* et qui n'ont de valeur que dans la mesure où elles *répondent* à un désir qui est mien (qui ne m'a pas été dicté) et, d'autre part, il les maintient à *distance*, ce qui implique de préserver la distinction entre un espace « extérieur » que les objets peuvent occuper, et un espace « intérieur » (corporel et mental) que je suis seul à « habiter ».

Le problème est alors de savoir si ce rapport ambivalent, fondé à la fois sur l'acceptation (d'une utilité) et le refus (d'une aliénation) n'aboutit pas à une ambiguïté. Une telle attitude ne consiste-t-elle pas à s'installer dans un rapport contradictoire de confiance soupçonneuse à l'égard des objets ? Pour Heidegger, il n'en est rien. Car encore une fois, cette objection se fonde sur la confusion entre un rapport aux choses et un rapport aux hommes. Il est, certes, toujours délicat de créer du lien social, car nous ne sommes jamais *maîtres* de ce lien ; notre rapport à l'autre est toujours *aussi* défini par le comportement de l'autre, par l'image qu'il se fait de ce rapport, etc. Il est vain de vouloir établir un rapport social véritable tout en maintenant l'autre dans une extériorité radicale, qui ne lui donne aucune possibilité de modifier ce que nous pensons, ce que nous désirons. Mais cela vient précisément du fait qu'autrui n'est pas une « chose », et que tout rapport social est un *échange* ; en revanche, un rapport à une chose *n'est pas* un échange : une chose n'a pas d'image de « notre relation », une chose n'a pas de jugement dont je devrais tenir compte, une susceptibilité que je devrais respecter. Par conséquent, tout ce qui fait la difficulté de notre rapport à autrui *n'existe pas* dans un rapport à une chose : elles ne sont que de purs moyens, qui n'ont de sens que dans la mesure elles répondent à l'un de mes désirs personnels : bref, dont la valeur n'a rigoureusement rien « d'absolu », puisqu'elle est entièrement *relative* — à moi. Le rapport sain aux objets techniques est donc le rapport le plus simple et le moins ambigu qui soit : tu n'es qu'une chose, tu n'as de valeur que parce que tu me sers, c'est moi qui délimite ton espace. Ce n'est plus l'espace qui pénètre le corps, le moyen qui fait naître les désirs, la chose qui s'impose à l'esprit — mais au contraire : le corps qui habite l'espace, le désir qui forge ses outils, la pensée qui organise le monde. Les choses sont telles qu'elles doivent être, tout rentre dans l'ordre. Sérénité.

Dernière remarque : ce terme de « sérénité », *Gelassenheit*, Heidegger l'emprunte à un philosophe et théologien allemand du Moyen-Âge (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle). Chez Maître Eckhart, ce terme désigne le rapport que le chrétien doit chercher à atteindre concernant le monde. Être « détaché » du monde, ce n'est ni le fuir, ni le désirer ; c'est faire ce qu'on a à y faire sans se laisser séduire, fasciner par lui ; c'est saisir que le monde n'a de sens et de valeur que si on le rapporte à Dieu. La sérénité face aux objets techniques est donc bien de l'ordre du détachement : il ne s'agit ni de fuir la technique, ni de se laisser fasciner par elle, mais de se rapporter aux objets techniques sans jamais oublier qu'ils n'ont de sens et de valeur que dans la mesure où ils servent *l'homme*.

Conclusion... à rédiger, si le cœur vous en dit !